

nerfs; l'autre l'exalte. A Fourcault la première, à Claude Bernard la deuxième.

Fourcault enduit d'un topique isolant, résine, goudron, etc., etc., un animal à sang chaud, et cet animal, quel qu'il soit, chien, lapin, mouton, cheval; cet animal se refroidit progressivement et meurt dans l'espace de huit à dix heures. On a prétendu rendre raison du refroidissement et de la mort, par la suppression de l'exhalation de la peau et des changements qui en résultent dans la constitution du sang. Mais le chien, qui transpire, non par la peau, mais par la bouche, se refroidit et meurt en aussi peu de temps que le cheval qui transpire beaucoup par la peau. D'autres ont rapproché des fonctions du poumon les fonctions de la peau; et prétendant, je ne sais à quel titre, établir dans celle-ci une respiration, comme elle est dans celui-là, ont imputé le refroidissement à la suppression d'une chimérique hématoïde de la peau, sous le topique isolant. Ils ont fait ainsi du refroidissement la conséquence d'une asphyxie, sans s'apercevoir que l'élément essentiel manque à leur interprétation. L'asphyxie implique un sang dénué d'oxygène et chargé d'acide carbonique, un sang noir partout, dans les artères comme dans les veines; et chez les animaux refroidis ainsi sous le topique isolant, le sang est au contraire dénué d'acide carbonique et chargé d'oxygène; il est rouge et rutilant partout, dans les veines comme dans les artères. Ce fait, que Claude Bernard a vérifié par l'expérimentation, je m'en suis assuré moi-même; et chacun peut s'édifier à cet égard, car l'expérience est sans difficulté. Chez les animaux véritablement asphyxiés, qui se refroidissent faute d'hématoïde, c'est l'oxygénation du sang qui manque à la combustion; chez les animaux refroidis, faute de contact de la peau avec l'air, c'est l'oxydation qui fait défaut.

Cette condition du sang de conserver son caractère artériel, en arrivant aux veines, constitue, dans l'expérience de

Fourcault, un phénomène des plus significatifs qui, après la clarté déjà répandue sur les attributions des nerfs ganglionnaires, par la coïncidence de la présence de ces nerfs avec une température propre, en fait ressortir avec évidence le genre de fonctionnement, et dégage de sa dernière ombre le rôle qui lui revient dans cette grande opération de combustion vitale. Constatons d'abord que, sous l'enduit isolant, c'est le refroidissement qui commence la série des phénomènes dont la mort est le fatal aboutissant; que, jusqu'à un degré avancé de ce refroidissement, tous les actes qui préparent la combustion vitale continuent de s'accomplir; que le sang veineux, en se dirigeant vers le poumon, ne cesse de se charger de matériaux combustibles, de provenance digestive; que ce liquide, à son passage à travers les organes de la respiration, emprunte toujours à l'air de l'oxygène en échange de l'acide carbonique et de l'eau dont il s'exonère; que ce sang parcourt les artères et parvient au réseau capillaire avec tous les éléments chimiques de la combustion; que toutes les conditions matérielles de cette opération chimico-vitale se trouvent ainsi réunies, et que pourtant la combustion ne se réalise pas. C'est que les affinités chimiques n'entrent en exercice qu'à la sollicitation d'une force, d'un facteur dynamique; et tel est précisément l'élément qui, chez les animaux revêtus d'un enduit isolant, manque à l'opération. Enlevez au fil conducteur le bain acide auquel il emprunte le principe de son courant voltaïque, et vainement vous le mettez en rapport avec le mélange d'oxygène et d'hydrogène enfermé dans l'eudiomètre; ce fil demeurera inerte, et, manquant de sollicitation dynamique, la combinaison chimique ne s'accomplira pas. L'enduit isolant, dont est revêtu le corps d'un animal, ne fait rien autre chose; en séparant de la peau l'air atmosphérique, il soustrait aux nerfs ganglionnaires le bain oxygéné qui leur fournit l'élément de leur courant dynamique, courant toujours centri-

pète; et ces nerfs, alors dépossédés de toute vertu, sont impuissants à solliciter la combinaison chimique, d'où se doit dégager la chaleur. Le liquide traverse donc sans changement le réseau capillaire et se retrouve dans les veines tel qu'il est dans les artères. La combustion a manqué, le refroidissement est fatal.

L'expérience de Fourcault avait étonné tout le monde et n'avait éclairé personne. Ce fait saisissant d'un animal qui se refroidit sous un enduit isolant, qui se refroidit jusqu'à la mort, ce fait éveilla d'abord parmi les physiologistes une assez vive curiosité; mais sans attache à leurs doctrines, dont il trahit l'infirmité, il n'a été réellement, pour la science universellement admise, qu'un embarras. Cette expérience, d'une si grande valeur, est ainsi restée lettre morte; et j'ajoute qu'elle serait aujourd'hui tombée dans un humiliant oubli si, moi-même, la rappelant sans cesse dans l'intérêt de la pratique médicale, je ne l'avais retenue à la science et placée sous la protection d'une méthode thérapeutique éminemment puissante, dont elle m'a fourni le principal élément, et dont il faudra bien enfin reconnaître les éclatants bienfaits.

Bien autrement rapide, bien autrement brillante a été la fortune de l'expérience de Claude Bernard, sans pourtant que la science appliquée en ait jusqu'ici tiré de profit. On n'avait rien compris au refroidissement qui détermine la suppression du contact de la peau avec l'air; on ne comprit rien à la chaleur que suscite la section du nerf cervical interganglionnaire dans tout le côté correspondant de la tête. Mais un immense prestige s'attachait à tous les travaux du célèbre professeur: ses expériences antérieures, exécutées avec une habileté, une précision, une sûreté dont on n'avait pas eu d'exemple encore, lui avaient acquis une autorité sans partage; et certes c'en était assez pour qu'il se fit un grand bruit autour du fait inattendu qu'il révélait. Ce fait

est considérable; il est tout aussi considérable que le fait de refroidissement révélé par Fourcault. Mais pas plus que la suppression de la chaleur par l'enduit isolant, l'élévation de la température par la section d'un nerf ganglionnaire, ne trouvait sa raison dans la physiologie universellement enseignée. L'expérience de Fourcault, à laquelle on ne pouvait attacher une interprétation de quelque vraisemblance, était gênante pour la science physiologique, et on la délaissait; on aurait en quelque sorte voulu l'oublier. Claude Bernard ne trouvait pas davantage à expliquer les phénomènes sailants que faisait éclater à ses yeux la section du nerf cervical interganglionnaire; mais Claude Bernard, servi par sa clairvoyance naturelle, pressentit sur-le-champ que ces phénomènes contenaient un enseignement de haute valeur, et il voulut à tout prix en pénétrer le sens. Dix fois il varia d'interprétation, et après bien des hésitations, finit par se prononcer en faveur de la plus mauvaise de toutes, celle qui attache aux nerfs ganglionnaires la faculté de solliciter les contractions des vaisseaux circulatoires, qui en fait, en un mot, des nerfs vaso-moteurs.

L'objectif juste avait manqué à Claude Bernard, dans la conception de son expérience, comme il avait manqué à Fourcault dans la conception de la sienne; et tous deux, en constatant des résultats fort éloignés de ceux qu'ils attendaient, furent frappés de surprise et désorientés. Fourcault n'avait pas été heureux dans son interprétation; Claude Bernard ne le fut pas davantage dans la sienne. Ne soupçonnant pas à un système nerveux d'autre attribution que les facultés sensitive et motrice, l'éminent professeur ne chercha, dans l'appareil nerveux ganglionnaire, que ce qui se trouve dans l'encéphalique; et ce fut là le malheur de sa belle expérience; ce fut le malheur de toutes ses recherches ultérieures sur la chaleur animale. Frappé avec raison de ce fait anatomique bien constaté que les nerfs ganglionnaires

accompagnent les artères jusqu'à leurs dernières divisions ; mais asservi à moins juste titre, et comme tous les physiologistes contemporains, rivé à cette croyance mensongère que, doués de la faculté contractile, les vaisseaux circulatoires se contractent sur le sang pour le faire cheminer dans les vaisseaux capillaires, il pensa que ces nerfs sont les agents qui sollicitent la contraction vasculaire ; et, dans le but de donner à sa conception une solennelle consécration, il fit cette mémorable section du nerf cervical interganglionnaire, que Pourfour-Dupetit avait pratiquée deux siècles auparavant, que d'autres physiologistes avaient exécutée depuis, et dans laquelle l'habile expérimentateur espérait trouver ce que ses prédécesseurs n'y avaient point rencontré. Grande fut sa déception : il constata bien, parmi les résultats de l'expérience des phénomènes qui, jusqu'à lui, étaient demeurés inaperçus ; mais ces résultats n'étaient point ceux dont il attendait la manifestation.

Associant trop exclusivement à la section de tout nerf l'idée de paralysie, Claude Bernard croyait, en divisant le nerf cervical interganglionnaire, c'est lui qui le déclare dans une communication à l'Académie des sciences, dont il était un des membres éminents, croyait, dis-je, abolir la contraction des tubes circulatoires qu'il supposait réelle ; et, persuadé qu'il allait de la sorte enlever au sang le mobile de sa progression à travers le réseau capillaire, il s'appretait à constater, dans la circulation de la région où se répandent les divisions de ce nerf, un état de langueur. Loin de là : au lieu d'une suspension ou d'un ralentissement de la circulation capillaire, ce fut un surcroît d'activité qui se produisit, ce fut une turgescence sanguine avec vive chaleur, semblable en tout, dit le grand expérimentateur, à celle qui accompagne une plaie récente. Il aurait pu ajouter, sans se compromettre, que c'était une véritable inflammation. Car où est l'inflammation, sinon là où se rencontre la chaleur

avec l'injection sanguine ? Ce résultat, non prévu, était en réalité la négation de l'opinion que nourrissait Claude Bernard sur les attributions du système nerveux ganglionnaire, la négation aussi de cette contraction vasculaire, à laquelle il voulait donner un facteur dynamique. Mais ce dogme de la contraction vasculaire, buriné par le temps dans la foi médicale, ce dogme domine la physiologie tout entière, celle du moins qui toujours se professa ; et sous peine de reviser tous les principes de la science universellement adoptée, il le fallait maintenir. C'était une arche sainte à défendre à tout prix.

Si la circulation capillaire avait été suspendue par la section du grand sympathique, l'interprétation eût été que, non plus exprimé par les contractions des vaisseaux frappés de paralysie, le liquide s'était arrêté dans ses tubes les plus exigus, où il échappe à la puissance du cœur. C'est le phénomène contraire, c'est-à-dire une grande suractivité de la circulation, qui s'est réalisée, avec grande ascension de la chaleur, et ce phénomène contraire, c'est encore à la paralysie des vaisseaux qu'on va l'imputer. Plein de foi dans le dogme traditionnel de la contraction vasculaire, notre grand physiologiste fait alors pénétrer le sang dans les vaisseaux les plus ténus par la force impulsive du cœur ; dans les vaisseaux les plus ténus, qui, frappés de paralysie, se laissent distendre par un liquide sur lequel ils ne peuvent plus se contracter. Et voilà comment on fait plier les expériences aux besoins des systèmes ! Ainsi, cette turgescence sanguine, qui a constamment suivi la section du nerf cervical interganglionnaire ; cette turgescence, qui traduit évidemment avec un apport considérable de sang, une circulation très active, il a fallu en changer le caractère ; il a fallu en faire une stagnation sanguine ; et de cette manière, ce n'est pas le dogme qui a cédé au fait, mais le fait au dogme. La contraction des vaisseaux a donc été maintenue au service de la

circulation capillaire ; les nerfs ganglionnaires ont obtenu la mission de solliciter cette contraction ; et, pour consacrer cette chimérique attribution, le professeur Claude Bernard a dénommé ces nerfs vaso-moteurs.

Et ce n'est pas tout : cette élévation de la température animale, qui est un des résultats les plus saillants de la section d'un nerf ganglionnaire ; ce phénomène inaperçu jusqu'alors, et par la constatation duquel Claude Bernard a fait sienne l'expérience de Pourfour Dupetit ; ce phénomène dont l'illustre physiologiste porte bien haut, et à juste titre, la valeur, quelle en est la raison ; et comment le concilier avec la suspension de la circulation capillaire, avec le séjour d'un sang non renouvelé ? Mérite-t-elle seulement d'être discutée, cette interprétation de Claude Bernard, que la température se maintient élevée dans la région expérimentée, en raison du volume du sang qui vient y séjourner en stagnation, et qui met d'autant plus de temps à céder sa chaleur, que ce volume est plus considérable ? Qui ne comprend sur-le-champ que la masse du sang accumulé en vertu d'une paralysie vaso-motrice, dans une région périphérique du corps, à peine parvenue dans cette région, aurait aussitôt, si considérable qu'elle fût, accompli son œuvre calorifique ; et que la combustion, qui ne peut être entretenue que par le renouvellement incessant des matériaux combustibles, ferait promptement défaut à la chaleur organique ? La région, qui serait ainsi le théâtre d'une injection sanguine, du chef de la paralysie vaso-motrice, se refroidirait au contraire bien plus vite que si elle était simplement traversée par un sang beaucoup moindre en volume, mais dont les colonnes, se succédant sous le jeu de la circulation, fourniraient sans interruption, chacune à leur tour, leur part de chaleur pour le maintien de la température animale.

Voilà pourtant les conceptions qui, aujourd'hui, ont pris possession du mouvement médical ! En faisant sortir de son

expérience la malheureuse fiction des vaso-moteurs ; Claude Bernard a fortifié l'aveugle croyance de la contraction vasculaire ; et, en greffant sur cette double chimère sa paralysie vaso-motrice, pour y relier les congestions sanguines, il n'a fait qu'ajouter à la confusion des faits et des idées, dont notre science paraît s'être réservé jusqu'ici le privilège peu enviable.

Ce récent mouvement, imprimé de la sorte à la médecine, en vertu d'une expérience dont les résultats ont été si étrangement interprétés, un autre physiologiste, célèbre aussi et fort habile, le professeur Brown-Séguard, y a puissamment aidé par une expérience également d'un haut intérêt, qui est la contre-partie à la fois et le complément de celle de Claude Bernard. Ces phénomènes de chaleur et de turgescence sanguine qui résultent de la section du nerf cervical interganglionnaire, M. Brown-Séguard a eu la pensée de les attaquer, en substituant au courant nerveux intercepté un courant galvanique dirigé par le bout périphérique du nerf ; et il est parvenu à les dissiper ainsi complètement. Et, poussant jusqu'au bout la démonstration, il a reproduit tour à tour et supprimé tous ces phénomènes, en suspendant alternativement et reprenant l'emploi du galvanisme. Certes, rien n'était plus rationnel, en admettant la paralysie vaso-motrice comme mobile de la congestion sanguine et de l'élévation de la température, rien n'était plus rationnel que d'expliquer la suppression de ces phénomènes par le retour des contractions vasculaires, sous l'influence du courant galvanique substitué au courant nerveux intercepté. Seulement, il aurait fallu que les prémisses fussent justes.

Non, la section d'un nerf ganglionnaire ne saurait abolir la contraction des artères, par l'excellente raison que ces tubes sont doués d'élasticité, non de contractilité. Ce qui se dégage réellement des phénomènes attachés à cette section, c'est un étroit rapport entre la production du calorique

animal et la présence de ce genre de nerfs; rapport annoncé déjà par les notions d'anatomie et de physiologie comparées que j'ai mises en relief. Ce qui se dégage encore de cette expérience, c'est ce fait remarquable, que les physiologistes n'ont travesti et transformé, que pour l'ajuster à leurs préventions; ce fait remarquable d'un nerf qui, divisé, active son fonctionnement dynamique, dans toute la région où s'en distribuent les ramifications périphériques, de manière à imprimer un surcroît d'énergie au mouvement organique dont lui incombe la charge. Un tel résultat, si opposé qu'il soit à celui dont s'accompagne la section des nerfs encéphaliques, section qui, au contraire, a pour effet l'extinction de leurs facultés organiques, c'est-à-dire l'abolition, soit du sentiment, soit du mouvement, dans toutes les parties où s'en répandent les divisions; ce résultat, dis-je, il le faut accepter tel qu'il est; et si le fait rigoureusement constaté n'est pas selon vos systèmes, changez vos systèmes : le fait ne changera pas.

Ces phénomènes d'inertie ou d'activité fonctionnelle, qui suivent la section des nerfs, selon que ces nerfs appartiennent à l'ordre encéphalique ou à l'ordre ganglionnaire, la raison en est tout entière dans la différence des conditions de fonctionnement, différence qui implique une différence aussi dans la direction des courants dynamiques. Autre but, autre mécanisme fonctionnel. Pour remplir la mission si complexe qui lui est confiée, l'appareil encéphalique possède un centre commun, auquel aboutissent, par un courant centripète, toutes les impressions, et duquel s'échappent, par un courant centrifuge, les sensations et les volitions. De là ce résultat que tout ce qui est détaché de ce centre commun se trouve irrévocablement rejeté hors de la sève fonctionnelle. Coupez un nerf encéphalique, où se confondent en général les fibres motrices et les fibres sensibles, coupez ce nerf, et les excitations périphériques n'arriveront plus au centre

commun, et la volonté demeurera inexécutée dans la région que pénètrent les divisions de ce nerf. A l'appareil ganglionnaire sont d'autres conditions de fonctionnement; ici plus de centre commun, des ganglions et des nerfs partout, et un seul courant dynamique à fournir, comme un seul acte à solliciter. Ce n'est pas tout; cet acte, bien différent par son caractère des opérations qui, relevant de l'appareil encéphalique, ne rencontrent dans le monde physique aucun analogue, et dont le mécanisme ne saurait, par conséquent, se trahir à la lueur des lois générales; cet acte, au contraire, est de nature chimique; il n'est autre chose que la combustion, autre chose que cette même combustion qui, tous les jours, s'accomplit sous nos yeux dans le monde extérieur, et à la réalisation de laquelle, matière organisée ou matière inorganique, s'imposent des conditions identiques.

En démontrant que l'air atmosphérique est le bain oxygéné où les nerfs ganglionnaires puisent l'élément du courant dynamique par lequel ils sollicitent, au sein des tissus vivants, la combustion, le refroidissement de l'animal enduit d'un topique imperméable enseigne que ce courant est centripète; et du même coup fait la lumière sur la raison des phénomènes calorifiques et circulatoires invariablement liés à la section de ces nerfs. Ce courant centripète, intercepté au point de la section, se condense de ce point à toutes les divisions périphériques, pour imprimer à la combustion organique, dans la région où elles aboutissent, un surcroît d'activité qui se traduit par une élévation de température. Et cette élévation de température, la turgescence sanguine en est fatalement la conséquence, comme je le démontrerai invinciblement, quand je dirai la destination physiologique de la chaleur animale. Ainsi se condense et fait explosion le courant électrique dans les appareils destinés à nous préserver de la foudre, alors que ce courant se trouve intercepté par la rupture ou la simple oxydation de la chaîne conduc-

trice. Le phénomène ici est terrible, il est grandiose; mais le mécanisme n'en est pas différent.

Quant aux résultats de l'expérience de Brown-Séguard, de cette expérience qui a pour objet de diriger par le bout périphérique du nerf divisé un courant galvanique, au signal duquel se dissipent sans retard les phénomènes de chaleur et de turgescence sanguine déterminés par la section de ce nerf, l'interprétation s'en est produite sous la pression de ce même dogme de la contraction vasculaire, d'où s'est dégagée déjà l'interprétation donnée aux résultats de l'expérience de Claude Bernard; et, fautive d'un côté, l'appréciation ne pouvait être juste de l'autre. Claude Bernard, en coupant un nerf ganglionnaire, prétendait abolir des contractions vasculaires qui n'existent pas; il prétendait produire ainsi le relâchement et la distension des tubes capillaires sous l'afflux du sang; il prétendait enfin rattacher la chaleur à cet afflux.

Brown-Séguard prétend, à la faveur du courant galvanique substitué au courant nerveux, rappeler la contraction vasculaire qui, à ses yeux aussi, est la force de la circulation capillaire, et par cette contraction exprimer le sang et réduire la chaleur. Mais il n'y a ici ni contractions abolies, ni contractions réveillées; ce qu'il y a, c'est un courant galvanique centrifuge qui dirigé par le bout périphérique d'un nerf divisé, se confond pour le neutraliser, avec un courant centripète condensé par son interception, et de cette manière en dissipe tous les effets. C'est ainsi que, dans le monde physique, se neutralisent et s'annihilent deux courants d'électricité différente et dirigés l'un contre l'autre. Voilà ce que contiennent les deux belles expériences de Claude Bernard et de Brown-Séguard; et, une telle signification, si les deux grands physiologistes l'ont méconnue, c'est qu'ils n'ont pas su s'affranchir de cette croyance que, doués de contractilité, les tubes circulatoires commandent,

par leurs contractions, à la progression du sang dans le réseau capillaire, et la règlent.

Solliciter, par son pouvoir dynamique, la combinaison chimique de l'oxygène avec les matériaux combustibles mis en présence dans le sang, déterminer ainsi une véritable combustion, d'où résulte la chaleur animale; tel est donc, au sein de l'organisme, le rôle de l'appareil nerveux ganglionnaire: la grande expérience de la nature commence la démonstration par ce double fait acquis à l'observation que, seuls, les animaux jouissent d'une température propre, qui possèdent les nerfs de cet ordre, et que ces nerfs, se portant sur les artères qu'ils accompagnent jusque dans leurs dernières divisions, se terminent au réseau capillaire où s'accomplit la conversion du sang rouge en sang noir. L'expérience de Fourcault, en constatant que la combustion s'arrête dès que la peau est revêtue d'un enduit isolant, ajoute à cet enseignement cet autre enseignement que les nerfs ganglionnaires empruntent, par la surface du corps, au milieu oxygéné avec lequel elle est en contact, l'élément de leur puissance; et que, par conséquent, le courant dynamique dont ils sont les conducteurs, est toujours centripète. L'expérience de Claude Bernard qui, par la section du nerf cervical interganglionnaire, intercepte le courant nerveux et le condense de manière à élever la chaleur dans toute la région où se répandent les divisions de ce nerf, ajoute un trait saillant à la démonstration. Enfin, l'expérience de Brown-Séguard, en dissipant ces phénomènes de chaleur et de turgescence sanguine, par un courant galvanique dirigé contre le courant nerveux condensé avec lequel il se confond, achève avec éclat la notion de ce beau mécanisme.

Nous sommes loin, comme on a pu en juger, de la doctrine des vaso-moteurs et de cette théorie

admise aujourd'hui, d'après laquelle la chaleur animale, loin d'être la cause de la circulation, n'en serait que la conséquence.

Clinicien de premier ordre, comme Claude Bernard était physiologiste de génie, le docteur de Robert de Latour s'est surtout appuyé, pour prouver la justesse de sa théorie physiologique, sur les applications nombreuses qu'il en a faites à la clinique pour le plus grand bien de ses malades. Il est parti aussi du principe fondé par Lavoisier, et pour démontrer que la chaleur est une fonction propre et indépendante dont les deux éléments, la production et la dépense, sont toujours dans un rapport constant, il a repris les expériences du fondateur de la chimie moderne, il a fait la part comme le recommandait Claude Bernard lui-même des actions physiologiques, et il est arrivé à un but opposé à celui du fondateur de la physiologie expérimentale.

Me rappelant les idées si larges de Claude Bernard qui songeait, il me l'a confié souvent, à reprendre toutes ses découvertes, pour en fixer la confirmation suprême, car parfois il lui arrivait de douter — le doute, disait-il fréquemment, est l'oreiller du savant — je suis persuadé qu'en lisant le *Traité clinique des fièvres larvées* du docteur Albert Tartenson, il eût été frappé des faits cliniques observés avec une réelle intuition et qu'il eût trouvé que la question était éclairée d'un jour tout nouveau. Il eût peut-être repris l'étude de la chaleur animale, et qui sait? il eût peut-être renversé sa théorie des

vaso-moteurs. C'était un homme capable d'un semblable effort. Nous l'avons toujours vu possédé d'une grande soif de la vérité. Il la cherchait toujours, et sans cesse il était non satisfait de ce qu'il trouvait. Il ne croyait pas à l'immutabilité des théories; il les considérait comme des échafaudages, coûteux, mais non éternels, et il était trop accoutumé à l'éroulement successif de celles de ses adversaires pour croire à la perpétuité des siennes. Bien qu'homme de raisonnement scientifique, il admettait en médecine l'emploi des moyens empiriques, déclarant qu'il valait encore mieux guérir le malade sans savoir comment, plutôt que de le laisser mourir en appliquant des principes raisonnés, mais funestes. Pour lui, le praticien qui guérit une fièvre pernicieuse à l'aide du sulfate de quinine, sans s'expliquer d'ailleurs l'action du médicament, est bien plus habile que le savant qui prétend combattre les maladies infectieuses à l'aide d'antiseptiques qu'il a expérimentés *in vitro* et qui, malgré ses prévisions, tuent le malade.

Je me garderai bien de porter un jugement, mais je dois avouer dans ma bonne foi d'expérimentateur et de physiologiste, que la lecture du *Traité des fièvres larvées* m'a laissé rêveur. En me reportant au passé, parmi les hommes que j'ai connus, j'en ai tant vu mourir brusquement à la grande surprise de chacun et des médecins, qu'il m'est impossible de ne point accueillir avec déférence un ouvrage qui me dévoile des horizons nouveaux et m'apporte la vérification constatée de maladies méconnues. Dans tous

ces cas n'y a-t-il pas eu quelques-unes de ces maladies, dont le docteur Albert Tartenson a donné une description si remarquable et qu'il a, en quelque sorte, découvertes. Puissent les médecins profiter de ces aperçus si nouveaux et appliquer au diagnostic et à la guérison les règles formulées d'une façon si précise par l'auteur de cet intéressant ouvrage.

C'est en s'inspirant des idées doctrinales et des principes de physiologie expérimentale de Claude Bernard, que le docteur Albert Tartenson, ardent partisan de la théorie capillaire de la chaleur animale du docteur de Robert de Latour, s'est décidé à publier le traité clinique, dont nous recommandons la lecture et la méditation, à tous les médecins, car il est le fruit d'une longue et heureuse pratique. Il leur enseignera des vérités expérimentales qu'il ne faut pas négliger, — qu'on doit toujours marcher par exemple, le thermomètre à la main, dans nombre d'affections dont le caractère ne peut être révélé que par l'élévation de température, critérium expérimental, par excellence, et qui concorde admirablement bien aussi avec les belles découvertes d'un autre grand physiologiste de l'école actuelle, M. Pasteur, qui a éclairé la question d'une nouvelle lumière, en démontrant que l'augmentation de chaleur est due à la présence d'un principe infectieux dans le sang.

A côté des chapitres dogmatiques et descriptifs, M. le docteur Albert Tartenson a consacré une large part aux observations cliniques qu'il rapporte avec les détails les plus circonstanciés. Il ne se contente jamais d'avancer un fait qu'il ne puisse expliquer.

De son livre qui sera utilement lu et par les médecins et par les physiologistes et par les amis des sciences médicales, il peut dire, sans aucune fatuité, comme a écrit un jour Palissy, ce pauvre grand potier de génie, expérimentateur s'il en fut jamais : « *Je ne dis chose que je ne montre de quoy.* »

GEORGES BARRAL

Ancien Élève de Claude Bernard.

*Laboratoire de Biochimie, juillet 1887.*